



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

### **Chef-d'oeuvres dramatiques de P. & T. Corneille**

avec le jugement des savans à la suite de chaque pièce

Le Festin De Pierre, Comédie. La Comtesse d'Orgueil, Comédie

**Corneille, Pierre**  
**Corneille, Thomas**

**Londres, 1783**

Acte III.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-49794](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-49794)

A C T E I I I .

---

---

S C E N E P R E M I E R E .

D. JUAN, SGANARELLE, *habillé en  
médecin.*

S G A N A R E L L E .

A V O U E Z qu'au besoin j'ai l'imaginative  
Aussi prompte d'aller que personne qui vive.  
Votre premier dessein n'étoit point à propos.  
Sous ce déguisement j'ai l'esprit en repos.  
Après tout, ces habits nous cachent l'un & l'autre  
Beaucoup mieux qu'on n'eût pu nous cacher sous  
le vôtre,  
J'en regardois le risque avec quelque souci ;  
Tout franc, il me choquoit.

D. J U A N .

Te voilà bien ainsi.

Où diable as-tu donc pris ce grotesque équipage ?

S G A N A R E L L E .

Il vient d'un médecin qui l'avoit mis en gage ;  
Quoique vieux, j'ai donné de l'argent pour l'avoir.  
Mais, Monsieur, savez-vous quel en est le pouvoir ?

Il me fait saluer des gens que je rencontre,  
Et passer pour docteur par-tout où je me montre,  
Ainsi qu'un habile homme on me vient consulter.

D. JUAN.

Comment donc ?

SGANARELLE.

Mon savoir va bientôt éclater.

Déjà six payfans, autant de payfannes,  
Accoutumés sans doute à parler à des ânes,  
M'ont sur différens maux demandé mon avis.

D. JUAN.

Et qu'as-tu répondu ?

SGANARELLE.

Moi ?

D. JUAN.

Tu t'es trouvé pris ?

SGANARELLE.

Pas trop. Sans m'étonner, de l'habit que je porte,  
J'ai soutenu l'honneur, & raisonné de sorte  
Que sur mon ordonnance aucun d'eux n'a douté  
Qu'il n'eût entre les mains un trésor de santé.

D. JUAN.

Et comment as-tu pu bâtir tes ordonnances ?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai ramassé beaucoup d'impertinences,  
Mêlé casse, opium, rhubarbe, & cetera,  
Tout par drachme, & le mal aille comme il pourra,  
Que m'importe !

54 *Le Festin de Pierre*,

D. JUAN.

Fort bien. Ce que tu viens de dire  
Me réjouit.

SGANARELLE.

Et si, pour vous faire mieux rire,  
Par hazard, car enfin quelquefois, que fait-on,  
Mes malades venoient à guérir :

D. JUAN.

Pourquoi non ?  
Les autres médecins que les sages méprisent,  
Dupent-ils moins que toi dans tout ce qu'ils nous  
disent :  
Et, pour quelques grands mots que nous n'enten-  
dons pas,  
Ont-ils aux guérisons plus de part que tu n'as :  
Crois-moi, tu peux comme eux, quoi qu'on s'en  
perfuade,  
Profiter, s'il avient, du bonheur du malade,  
Et voir attribuer au seul pouvoir de l'art,  
Ce qu'avec la nature aura fait le hafard.

SGANARELLE.

Oh, jusqu'où vous poussez votre humeur libertine !  
Je ne vous croyois pas impie en médecine.

D. JUAN.

Il n'est point parmi nous d'erreur plus grande.

SGANARELLE.

Quoi !  
Pour un art tout divin vous n'avez point de foi ?  
La casse, le séné, ni le yin émétique...

D. JUAN.

La peste soit le fou !

SGANARELLE.

Vous êtes hérétique ,  
Monsieur , songez-vous bien quel bruit depuis un  
tems ,  
Fait le vin émétique ?

D. JUAN.

Oui , pour certaines gens.

SGANARELLE.

Ses miracles par-tout ont vaincu les scrupules ;  
Leur force a converti jusqu'aux plus incrédules ;  
Et, sans aller plus loin , moi qui vous parle , moi ,  
J'en ai vu des effets si surprenans . . .

D. JUAN.

En quoi ?

SGANARELLE.

Tout peut être nié , si sa vertu se nie.  
Depuis six jours un homme étoit à l'agonie ,  
Les plus experts docteurs n'y connoissoient plus rien.  
Il avoit mis à bout la médecine.

D. JUAN.

Hé bien ?

SGANARELLE.

Recours à l'émétique. Il en prend pour leur plaisir :  
Soudain . . .

D. JUAN.

Le grand miracle ! Il réchappe ?

56 *Le Festin de Pierre* ,

SGANARELLE.

Il en meurt.

Au contraire ,

D. JUAN.

Merveilleux moyen de le guérir !

SGANARELLE.

Comment ! Depuis six jours il ne pouvoit mourir ;  
Et , dès qu'il en a pris , le voilà qui trépassé.  
Vit-on jamais remède avoir plus d'efficace ?

D. JUAN.

Tu raisonnes fort juste.

SGANARELLE.

Il est vrai , cet habit  
Sur le raisonnement m'inspire de l'esprit ;  
Et si sur certains points où je voudrois vous mettre,  
La dispute . . .

D. JUAN.

Une fois je veux te le permettre .

SGANARELLE.

Errez en médecine autant qu'il vous plaira ,  
La seule faculté s'en scandalisera ,  
Mais sur le reste , là , que le cœur se déploie.  
Que croyez-vous ?

D. JUAN.

Je crois ce qu'il faut que je croie.

SGANARELLE.

Bon , parlons doucement , & sans nous échauffer ,  
Le ciel . . .

D. JUAN.

Laiſſons cela. . .

S G A N A R E L L E.

C'est fort bien dit. L'enfer . . .

D. JUAN.

Laiſſons cela , te dis-je.

S G A N A R E L L E.

Il n'est par néceſſaire  
 De vous expliquer mieux , votre réponse eſt claire.  
 Malheur ſi l'eſprit fort ſ'y trouvoit oublié.  
 Voilà ce que vous ſert d'avoir étudié ;  
 Tems perdu. Quant à moi , perſonne ne peut dire  
 Que l'on m'ait rien appris , je fais à peine lire ,  
 Et j'ai de l'ignorance à fond ; mais , franchement ,  
 Avec mon petit ſens , mon petit jugement ,  
 Je vois , je comprends mieux ce que je dois com-  
 prendre ,  
 Que vos livres jamais ne pourroient me l'appren-  
 dre.  
 Ce monde où je me trouve , & ce ſoleil qui luit ,  
 Sont-ce des champignons venus en une nuit ?  
 Se ſont-ils faits tous ſeuls ? Cette maſſe de pierre  
 Qui s'élève en rochers , ces arbres , cette terre ,  
 Ce ciel planté la-haut , eſt-ce que tout cela  
 S'eſt bâti de ſoi-même ? Et , vous ſeriez-vous là ,  
 Sans votre pere , à qui le ſien fut néceſſaire  
 Pour devenir le vôtre ? Ainſi , de pere en pere ,  
 Allant juſqu'au premier , qui veut-on qui l'ait fait ,  
 Ce premier ? Et dans l'homme , ouvrage ſi parfait ,  
 Tous ces os agencés l'un dans l'autre , cette ame ,

58 *Le Festin de Pierre,*

Ces veines, ce poumon, ce cœur, ce foie... Oh,  
dame,  
Parlez à votre tour comme les autres font ;  
Je ne puis disputer si l'on ne m'interrompt.  
Vous vous taifez exprès, & c'est belle malice.

D. J U A N.

Ton raisonnement charme, & j'attends qu'il finisse.

S G A N A R E L L E.

Mon raisonnement est, Monsieur, quoi qu'il en  
soit,

Que l'homme est admirable en tout, & qu'on y  
voit

Certains Ingrédiens, que, plus on les contemple,  
Moins on peut expliquer, d'où vient que... Par  
exemple,

N'est-il pas merveilleux que je sois ici, moi,  
Et qu'en la tête, là, j'aie un je ne sai quoi,  
Qui fait qu'en un moment, sans en savoir les cau-  
ses,

Je pense, s'il le faut, cent différentes choses,  
Et ne me mêle point d'ajuster les ressorts  
Que ce je ne sai quoi fait mouvoir dans mon corps?  
Je veux lever un doigt, deux, trois, la main en-  
tiere,

Aller à droite, à gauche, en avant, en arriere...

D. J U A N, *appercevant Léonor au fond du théâtre.*

Ah ! Sganarelle, voi. Peut-on, sans s'étonner...

S G A N A R E L L E.

Voilà ce qu'il vous faut, Monsieur, pour raisonner.  
Vous n'êtes point muet en voyant une belle.



D. JUAN.

Celle-ci me ravit.

SGANARELLE.

Vraiment.

D. JUAN.

Que cherche-t-elle ?

SGANARELLE.

Vous devriez déjà l'être allé demander.

---

SCENE II.

D. JUAN, LEONOR, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUEL bien plus grand le ciel pouvoit-il m'accorder ?

Présenter à mes yeux dans un lieu si sauvage ,  
La plus belle personne. . .

LEONOR.

Oh, point, Monsieur.

D. JUAN.

Je gage

Que vous n'avez encor que quatorze ans au plus.

SGANARELLE, à D. Juan.

C'est comme il vous les faut.

60 *Le Festin de Pierre* ,

L É O N O R .

Quatorze ans ? Je les eus  
Le dernier de Juillet.

S G A N A R L L E , *bas*.

O , ma pauvre innocente !

D. J U A N .

Mais que cherchez-vous là ?

L É O N O R .

Des herbes pour ma tante.  
C'est pour faire un remede , elle en prend très-  
souvent.

D. J U A N .

Veut-elle consulter un homme fort savant ?  
Monsieur est médecin.

L É O N O R .

Ce seroit-là sa joie.

S G A N A R E L L E , *d'un ton grave*.

Où son mal lui tient-il ? Est-ce à la rate , au fœie ?

L É O N O R .

Sous des arbres assise , elle prend l'air là bas.  
Allons le savoir d'elle.

D. J U A N .

Hé , ne nous pressons pas.

( *A Sganarelle* . )

Qu'elle est propre à causer une flamme amoureuse !

L É O N O R . !

Il faudra que je sois pourtant religieuse.

D. J U A N .

D. JUAN.

Ah, quel meurtre! Et d'où vient? Est-ce que vous avez  
Tant de vocation?

LÉONOR.

Pas trop, mais vous savez  
Qu'on menace une fille, & qu'il faut sans murmure..

D. JUAN.

C'est cela qui vous tient?

LÉONOR.

Et puis ma tante assure  
Que je ne suis point propre au mariage.

D. JUAN.

Vous?

Elle se moque, allez, faites choix d'un époux.  
Je vous garantis, moi, s'il faut que j'en réponde,  
Propre à vous marier plus que fille du monde.  
Monsieur le médecin s'y connoît, & je veux  
Que lui-même...

SGANARELLE, *lui tâtant le poux.*

Voyons, le cas n'est point douteux.  
Mariez-vous, il faut vous mettre deux ensemble,  
Sinon, il vous viendra mal encombré.

LÉONOR.

Ah, je tremble.

Et quel mal est-ce là que vous nommez?

SGANARELLE.

Un mal

Qui consume en six mois l'humide radical,  
Mal terrible, astringent, vaporeux.

Tome V.

F

62 *Le Festin de Pierre* ,

L É O N O R .

Je suis morte,

S G A N A R E L L E .

Mal sur-tout qui s'augmente au couvent.

L É O N O R .

Il n'importe ,

On ne laissera pas de m'y mettre.

D. J U A N .

Et pourquoi ?

L É O N O R .

A cause de ma sœur , qu'on aime plus que moi.  
On la mariera mieux , quand on n'aura plus qu'elle,

D. J U A N .

Vous êtes pour cela trop aimable & trop belle.  
Non , je ne puis souffrir cet excès de rigueur ;  
Et , dès demain , pour faire enrager votre sœur ,  
Je veux vous épouser. En serez-vous contente ?

L É O N O R .

Hé , mon Dieu , n'allez pas en rien dire à ma tante,  
Si-tôt que du couvent elle voit que je ris ,  
Deux soufflets me sont sûrs ; & ce seroit bien pis  
Si vous alliez pour moi parler de mariage.

D. J U A N .

Hé bien , marions-nous en secret ; je m'engage ,  
Puisqu'elle vous maltraite , à vous mettre en état  
De ne rien craindre d'elle.

S G A N A R E L L E .

Et par un bon contrat ;

Ce n'est point à demi que Monsieur fait les choses.

D. JUAN.

J'avois pour fuir l'hymen d'assez pressantes causes;  
 Mais pour vous faire entrer au couvent malgré vous,  
 Savoir qu'à la menace on ajoute les coups,  
 C'est un acte inhumain dont je me rends coupable  
 Si je ne vous épouse.

S G A N A R E L L E.

Il est fort charitable.  
 Voyez, se marier pour vous ôter l'ennui  
 D'être religieuse : attendez tout de lui.

L É O N O R.

Si j'osois m'affurer...

S G A N A R E L L E.

C'est une bagatelle,  
 Que ce qu'il vous promet. Sa bonté naturelle  
 Va si loin, qu'il est prêt, pour faire trêve aux coups,  
 D'épouser, s'il le faut, votre tante avec vous.

L É O N O R.

Ah! qu'il n'en fasse rien; elle est si dégoûtante...  
 Mais moi, suis-je assez belle...

D. JUAN.

Ah! ciel! toute charmante.  
 Quelle douceur pour moi de vivre sous vos loix!  
 Non, ce qui fait l'hymen n'est point de notre choix.  
 J'en suis trop convaincu, je vous connois à peine,  
 Et, tout-à-coup, je cede à l'amour qui m'entraîne.

L É O N O R.

Je voudrois qu'il fût vrai, car ma tante & la peur  
 Que me fait le couvent...

F ij

64 *Le Festin de Pierre,*

D. JUAN.

Ah ! Connoissez mon cœur.  
Voulez-vous que ma foi, pour preuve indubitable,  
Vous fasse le serment le plus épouvantable ?  
Que le ciel...

LÉONOR.

Je vous crois, ne jurez point.

D. JUAN.

Hé bien ?

LÉONOR.

Mais, pour nous marier, sans que l'on en sût rien,  
Si la chose pressoit, comment faudroit-il faire ?

D. JUAN.

Il faudroit avec moi venir chez un notaire,  
Signer le mariage ; & , quand tout seroit fait,  
Nous laisserions gronder votre tante.

SGANARELLE.

En effet,  
Quand une chose est faite, elle n'est pas à faire.

LÉONOR.

Oh, ma tante & ma sœur seront bien en colere ;  
Car j'aurai pour ma part plus de vingt mille écus,  
Bien des gens me l'ont dit.

D. JUAN.

Vous me rendez confus.  
Pensez-vous que ce soit votre bien qui m'engage ?  
Ce sont les agrémens de ce charmant visage,  
Cette bouche, ces yeux ; enfin, soyez à moi,  
Et je renonce au reste.

S G A N A R E L L E.

Il est de bonne foi.

Vos écus font pour lui, des beautés peu touchantes.

L É O N O R.

J'ai dans le bourg voisin une de mes parentes  
Qui veut qu'on me marie, & qui m'a toujours dit  
Que si quelqu'un m'aimoit...

D. J U A N.

C'est avoir de l'esprit.

L É O N O R.

Elle enverroit chercher de bon cœur le notaire.  
Si nous allions chez elle ?

D. J U A N.

Hé bien, il le faut faire.

Me voilà prêt, allons.

L É O N O R.

Mais quoi, seule avec vous ?

D. J U A N.

Venir avecque moi, c'est suivre votre époux.  
Est-ce un scrupule à faire, après la foi promise ?

L É O N O R.

Pas trop, mais j'ai toujours...

D. J U A N.

Vous verrez ma franchise.

L É O N O R.

Du moins...

D. J U A N.

Par où faut-il vous mener ?

66 *Le Festin de Pierre,*

L É O N O R.

Mais par malheur !

Par ici,

D. J U A N.

Comment ?

L É O N O R.

Ma tante que voici..

D. J U A N.

Le fâcheux contre-tems ! Qui diable nous l'amene ?

S G A N A R E L L E.

Ma foi , ç'en étoit fait sans cela.

D. J U A N.

Quelle peine !

L É O N O R.

Sans rien dire , venez m'attendre ici ce soir ,  
Je m'y rendrai.

---

*S C E N E I I I.*

T H E R E S E , L É O N O R , D. J U A N , S G A N A R E L L E.

T H E R E S E , à Léonor.

**V**RAIMENT , j'aime assez à vous voir ,  
Impudente , il vous faut parler avec des hommes.

S G A N A R E L L E.

Vous ne savez pas bien , Madame , qui nous sommes.



L É O N O R.

Est-ce faire du mal, quand c'est à bonne fin ?  
Ce Monsieur là m'a dit qu'il étoit médecin,  
Et je lui demandois si pour guérir votre asthme,  
Il ne savoit pas...

S G A N A R E L L E.

Oui, j'ai certain cataplasme,  
Qui posé, lorsqu'on tombe en suffocation,  
Facilite aussi-tôt la respiration.

T H E R E S E.

Hé, mon Dieu, là-dessus j'ai vu les plus habiles,  
Leurs remedes me sont remedes inutiles.

S G A N A R E L L E.

Je le crois. La plupart des plus grands médecins  
Ne sont bons qu'à venir visiter des bassins ;  
Mais pour moi, qui va droit au souverain dictame,  
Je guéris de tous maux, & je voudrois, Madame,  
Que votre asthme vous tînt du haut jusques au bas ;  
Trois jours mon cataplasme, il n'y paroîtroit pas.

T H E R E S E.

Hélas, que vous feriez une admirable cure !

S G A N A R E L L E.

Je parle hardiment, mais ma parole est sûre.  
Demandez à Monsieur. Outre l'asthme, il avoit  
Un bolus au côté qui toujours s'élevoit.  
Du diaphragme impur l'humeur trop réunie,  
Le mettoit tous les ans dix fois à l'agonie ;  
En huit jours, je vous ai balayé tout cela,  
Nettoyé l'impur, &... Regardez, le voilà

68 *Le Festin de Pierre*,

Aussi frais, aussi plein de vigueur énérgique,  
Que s'il n'avoit jamais eu tache d'asthmatique.

T H E R E S E.

Son teint est frais, sans doute, & d'un vif éclatant.

S G A N A R E L L E.

Ça, voyons votre pouls. Il est intermittent ;  
La palpitation du poumon s'y dénote.

T H E R E S E.

Quelquefois...

S G A N A R E L L E.

Votre langue. Elle n'est pas tant sotte.  
En dessous, levez-la. L'asthme y paroît marqué.  
Ah ! si mon cataplasme étoit vîte appliqué...

T H E R E S E.

Où donc l'applique-t-on ?

S G A N A R E L L E, *lui parlant avec action, pour  
l'empêcher de voir que D. Juan entretient tout bas  
Léonor.*

Tout droit sur la partie  
Où la force de l'asthme est la plus départie.  
Comme l'obstruction se fait de ce côté,  
Il faut, autant qu'on peut, la mettre en liberté ;  
Car, selon que d'abord la chaleur restreingente  
A pu se ramasser, la partie est souffrante,  
Et laisse à respirer le conduit plus étroit.  
Or est-il que le chaud ne vient jamais du froid.  
Par conséquent, si-tôt que dans une famille,  
Vous voyez que le mal prend cours...

T H E R E S E, *à Léonor.*

Passiez de ce côté.

*Petite fille,*

SGANARELLE, *continuant.*

Ne différez jamais.

D. JUAN, *bas à Léonor.*

Vous viendrez donc ce soir ?

LÉONOR.

Oui, je vous le promets.

SGANARELLE.

A vous cataplasmer commencez de bonne heure,  
En quel lieu faites vous ici votre demeure ?

THERÈSE.

Vous voyez ma maison.

SGANARELLE, *tirant sa tabatière.*

Dans trois heures d'ici

Prenez dans un œuf frais de cette poudre-ci,  
Et du reste du jour ne parlez à personne.  
Voilà, jusqu'à demain, ce que je vous ordonne;  
Je ne manquerai pas à me rendre chez vous.

THERÈSE.

Venez, vous faites seul mon espoir le plus doux.  
Allons, petite fille, aidez-moi.

LÉONOR.

Ça, ma tante.

*SCENE IV.*

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

QU'EN dites-vous, Monsieur !

D. JUAN.

La rencontre est plaisante,

SGANARELLE.

M'érigeant en docteur, j'ai là, fort à propos,  
Pour abuser la tante, étalé de grands mots.

D. JUAN.

Où diable as-tu péché ce jargon ?

SGANARELLE.

Laissez faire !

J'ai servi quelque tems chez un apothiquaire.  
S'il faut jaser encor, je suis médecin né.  
Mais ce tabac en poudre à la vieille donné ?

D. JUAN.

Sa niece est fort aimable, & doit ici se rendre  
Quand le jour...

SGANARELLE.

Quoi, Monsieur, vous l'y viendrez attendre ?

D. JUAN.

Oui, sans doute.

S G A N A R E L L E.

Et de-là, vous, l'époufeur bannal,  
Vous irez lui passer un écrit nuptial ?

D. J U A N.

Souffrir, faute d'un mot, qu'elle échappe à ma  
flamme ?

S G A N A R E L L E.

Quel diable de métier ! Toujours femme sur femme ?

D. J U A N.

En vain pour moi ton zele y voit de l'embarras ,  
Les femmes n'en font point.

S G A N A R E L L E.

Je ne vous comprends pas.  
Mille gens, dont je vois par-tout qu'on se contente,  
En ont souvent trop d'une, & vous en prenez trente.

D. J U A N.

Je ne me pique pas aussi de les garder ;  
Le grand nombre en ce cas pourroit m'incommoder.

S G A N A R E L L E.

Pourquoi ? Vous en feriez un ferrail. Mais jetremble.  
Quel cliquetis, Monsieur ? Ah !

D. J U A N.

Trois hommes ensemble  
En attaquent un seul, il faut le secourir.

S G A N A R E L L E *seul.*

Voilà l'humeur de l'homme. Où s'en va-t-il courir ?  
S'aller faire échigner, sans qu'il soit nécessaire.  
Quels grands coups il allonge ! Il faut le laisser faire.  
Le plus sûr cependant est de m'aller cacher,  
S'il a besoin de moi, qu'il vienne me chercher.

*SCENE V.*

D. CARLOS, D. JUAN.

D. CARLOS.

CES voleurs par leur fuite, ont assez fait connoître  
 Qu'où votre bras se montre on n'ose plus paroître;  
 Et je ne puis nier qu'à cet heureux secours,  
 Si je respire encor, je ne doive mes jours.  
 Ainsi, Monsieur, souffrez que pour vous rendre  
 grace...

D. JUAN.

J'ai fait ce que vous-même auriez fait en ma place;  
 Et prendre ce parti contre leur lâcheté,  
 Etoit plutôt devoir que générosité.  
 Mais d'où vous êtes-vous attiré leur poursuite?

D. CARLOS.

Je m'étois, par malheur, écarté de ma suite,  
 Ils m'ont rencontré seul, & mon cheval tué  
 A leur infâme audace a fort contribué.  
 Sans vous j'étois perdu.

D. JUAN.

Vous allez à la ville?

D. CARLOS.

Non, certains intérêts...

D. JUAN.

Vous peut-on être utile?

D. CARLOS.

D. CARLOS.

Cette offre met le comble à ce que je vous doi.  
 Une affaire d'honneur, très-sensible pour moi,  
 M'oblige dans ces lieux à tenir la campagne.

D. JUAN.

Je suis à vous, souffrez que je vous accompagne.  
 Mais puis-je demander, sans me rendre indiscret,  
 Quel outrage reçu...

D. CARLOS.

Ce n'est pas un secret ;  
 Et je ne dois songer, dans le bruit de l'offense,  
 Qu'à faire promptement éclater ma vengeance.  
 Une sœur qu'au couvent j'avois fait élever,  
 Depuis quatre ou cinq jours s'est laissée enlever.  
 Un D. Juan Giron est l'auteur de l'injure,  
 Il a pris cette route, au moins on m'en assure,  
 Et je viens l'y chercher sur ce que j'en ai su.

D. JUAN.

Et le connoissez-vous ?

D. CARLOS.

Je ne l'ai jamais vu.  
 Mais j'amène avec moi des gens qui le connoissent,  
 Et par ses actions telles qu'elles paroissent,  
 Je crois sans passion, qu'il peut être permis...

D. JUAN.

N'en dites point de mal, il est de mes amis.

D. CARLOS.

Après un tel aveu j'aurois tort d'en rien dire ;

Tome V.

G

Mais lorsque mon honneur à la vengeance aspire,  
Malgré cette amitié, j'ose espérer de vous...

D. JUAN.

Je fais ce que se doit un si juste courroux ;  
Et pour vous épargner des peines inutiles,  
Quels que soient vos desseins, je les rendrai faciles,  
Si d'aimer D. Juan je ne puis m'empêcher,  
C'est sans avoir jamais servi à le cacher.  
D'un enlèvement fait avecque trop d'audace  
Vous demandez raison, il faut qu'il vous la fasse.

D. CARLOS.

Et comment me la faire ?

D. JUAN.

Il est homme de cœur,  
Vous pouvez là-dessus consulter votre honneur.  
Pour se battre avec vous, quand vous aurez su prendre  
Le lieu, l'heure, & le jour, il viendra vous attendre.  
Vous répondre de lui, c'est vous en dire assez.

D. CARLOS.

Cette assurance est douce à des cœurs offensés.  
Mais je vous avoûrai que vous devant la vie,  
Je ne puis sans douleur vous voir de la partie.

D. JUAN.

Une telle amitié nous a joints jusqu'ici,  
Que s'il se bat, il faut que je me batte aussi.  
Notre union le veut.



D. CARLOS.

Et c'est dont je soupire,  
Faut-il, quand je vous dois le jour que je respire,  
Que j'aie à me venger, & qu'il vous soit permis  
D'aimer le plus mortel de tous mes ennemis ?

## SCENE VI.

D. CARLOS, D. JUAN, ALONSE.

ALONSE, à un valet.

FAIS boire nos chevaux, & que l'on nous attende.  
Par où donc... Mais, ô ciel, que ma surprise est  
grande !

D. CARLOS, à Alonse.

D'où vient qu'ainsi sur nous vos regards attachés...

ALONSE.

Voilà votre ennemi, celui que vous cherchez,  
D. Juan.

D. CARLOS.

D. Juan ?

D. JUAN.

Oui, je renonce à feindre ;  
L'avantage du nombre est peu pour m'y contraindre,  
Je suis ce D. Juan, dont le trépas juré...

G ij

76 *Le Festin de Pierre,*

ALONSE, à D. Carlos.

Voulez-vous...

D. CARLOS.

Arrêtez. M'étant seul égaré,  
Des lâches m'ont surpris, & je lui dois la vie,  
Qui par eux, sans son bras, m'auroit été ravie.  
D. Juan, vous voyez, malgré tout mon courroux,  
Que je vous rends le bien que j'ai reçu de vous.  
Jugez par-là du reste, & si de mon offense,  
Pour payer un bienfait, je suspends la vengeance,  
Croyez que ce délai ne fera qu'augmenter  
Le vif ressentiment que j'ai fait éclater :  
Je ne demande point qu'ici, sans plus attendre,  
Vous preniez le parti que vous avez à prendre.  
Pour m'acquitter vers vous je veux bien vous laisser,  
Quoi que vous résolviez, le loisir d'y penser.  
Sur l'outrage reçu, qu'en vain on voudroit taire,  
Vous savez quels moyens peuvent me satisfaire.  
Il en est de sanglans, il en est de plus doux.  
Voyez-les, consultez, le choix dépend de vous,  
Mais enfin, quel qu'il soit, souvenez-vous, de grace,  
Qu'il faut que mon affront par D. Juan s'efface,  
Que ce seul intérêt m'a conduit en ce lieu,  
Que vous m'avez pour lui donné parole. Adieu.

ALONSE.

Quoi, Monsieur ?

D. CARLOS.

Suivez-moi.

ALONSE.

Faut-il...

D. CARLOS.

Notre querelle  
Se doit vider ailleurs.

## SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

HOLA, ho, Sganarelle.

SGANARELLE, *derrière le théâtre.*

Qui va là?

D. JUAN.

Viendras-tu?

SGANARELLE.

Tout-à-l'heure. Ah! c'est vous.

D. JUAN.

Coquin, quand je me bats, tu te fauves des coups ?

SGANARELLE.

J'étois allé, Monsieur, ici près, d'où j'arrive.

Cet habit est, je crois, de vertu purgative ;

Le porter, c'est autant qu'avoir pris...

D. JUAN.

Effronté,  
D'un voile honnête, au moins, couvre ta lâcheté.

78 *Le Festin de Pierre,*

SGANARELLE.

D'un vaillant homme mort la gloire se publie,  
Mais j'en fais moins de cas que d'un poltron en vie.

D. JUAN.

Sais-tu pour qui mon bras vient de s'employer ?

SGANARELLE.

Non.

D. JUAN.

Pour un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un frere ? Tout de bon ?

D. JUAN.

J'ai regret de nous voir ainsi brouillés ensemble,  
Il paroît honnête homme.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur, il me semble  
Qu'en rendant un peu plus de justice à sa sœur...

D. JUAN.

Ma passion pour elle est usée en mon cœur,  
Et les objets nouveaux le rendent si sensible,  
Qu'avec l'engagement il est incompatible.  
D'ailleurs, ayant pris femme en vingt lieux différens,  
Tu fais pour le secret les détours que je prends.  
A ne point éclater toutes je les engage,  
Et si l'une en public avoit quelque avantage,  
Les autres parleroient, & tout seroit perdu.

SGANARELLE.

Vous pourriez bien alors, Monsieur, être pendu.

D. J U A N.

Maraud.

S G A N A R E L L E.

Je vous entends , il feroit plus honnête ,  
 Pour mieux vous ennobler, qu'on vous coupât la tête;  
 Mais c'est toujours mourir.

D. J U A N, voyant un tombeau sur  
 lequel est une statue.

Quel ouvrage nouveau  
 Vois-je paroître ici !

S G A N A R E L L E.

Bon ! & c'est le tombeau  
 Où votre commandeur , qui pour lui le fit faire ,  
 Grace à vous , gît plutôt qu'il n'étoit nécessaire.

D. J U A N.

On ne m'avoit pas dit qu'il fût de ce côté.  
 Allons le voir.

S G A N A R E L L E.

Pourquoi cette civilité ?  
 Laissons-le là , Monsieur , aussi bien il me semble  
 Que vous ne devez pas être trop bien ensemble.

D. J U A N.

C'est pour faire la paix que je cherche à le voir ;  
 Et , s'il est galant homme , il doit nous recevoir.  
 Entrons.

S G A N A R E L L E.

Ah , que ce marbre est beau ! Ne lui déplaise,  
 Il s'est là pour un mort logé fort à son aise.

80 *Le Festin de Pierre,*

D. JUAN.

J'admire cette aveugle & sotte vanité.  
Un homme, en son vivant, se sera contenté  
D'un bâtiment fort simple, & le visionnaire  
En veut un tout pompeux quand il n'en a que faire.

SGANARELLE.

Voyez-vous sa statue, & comme il tient sa main?

D. JUAN.

Parbleu, le voilà bien en Empereur Romain.

SGANARELLE.

Il me fait quasi peur. Quels regards il nous jette!  
C'est pour nous obliger, je pense, à la retraite.  
Sans doute qu'à nous voir il prend peu de plaisir.

D. JUAN.

Si de venir dîner il avoit le loisir,  
Je le régälerois. De ma part, Sganarelle,  
Va l'en prier.

SGANARELLE.

Lui?

D. JUAN.

Cours.

SGANARELLE.

La priere est nouvelle.

Un mort! Vous moquez-vous?

D. JUAN.

Fais ce que je t'ai dit.

SGANARELLE.

Le pauvre homme, Monsieur, a perdu l'appétit.

D. JUAN.

Si tu n'y vas...

SGANARELLE.

J'y vais. Que faut-il que je dise ?

D. JUAN.

Que je l'attends chez moi.

SGANARELLE.

Je ris de ma sottise.

Mais mon maître le veut. Monsieur le Commandeur,  
D. Juan voudroit bien avoir chez lui l'honneur  
De vous faire un régal. Y viendrez-vous ?

( La statue baisse la tête , & Sganarelle tombant  
sur les genoux , s'écrie : )

A l'aide.

D. JUAN.

Qu'es-ce ? Qu'as-tu ? Dis donc.

SGANARELLE.

Je suis mort sans remède.

La statue...

D. JUAN.

Hé bien, quoi ? Que veux-tu dire ?

SGANARELLE.

Hélas !

La statue...

D. JUAN.

Enfin donc, tu ne parleras pas ?

SGANARELLE.

Je parle, &amp; je vous dis, Monsieur, que la statue...

D. JUAN.

Encor ?

*Le Festin de Pierre,*

S G A N A R E L L E.

Sa tête...

D. J U A N.

Hé bien ?

S G A N A R E L L E.

Elle m'a fait...

Vers moi s'est abattue,

D. J U A N.

Coquin !

S G A N A R E L L E.

Si je ne vous dis vrai,

Vous pouvez lui parler pour en faire l'essai.

Peut-être...

D. J U A N.

Viens, maraud, puisqu'il faut que j'en rie,

Viens être convaincu de ta poltronerie,

Prends garde. Commandeur, te rendras-tu chez moi ?

Je t'attends à dîner.

*( La statue baisse encor la tête. )*

S G A N A R E L L E.

Vous en tenez, ma foi.

Voilà mes esprits forts qui ne veulent rien croire.

Disputons à présent, j'ai gagné la victoire.

D. J U A N, *après avoir rêvé un moment.*

Allons, sortons d'ici.

S G A N A R E L L E.

Sortons, je vous promets,

Quand j'en ferai dehors, de n'y rentrer jamais.

*Fin du troisieme Acte.*